

...et le ghetto prit les armes ! (voir pages 6 et 7)

Droit et Liberté

Louis MARTIN-CHAUFFIER

présidera la

TRIBUNE PARLÉE

de Droit et Liberté

LE JEUDI 7 AVRIL

(Voir page 12)

HEBDOMADAIRE FONDE DANS LA CLANDESTINITE

Nouvelle série N° 25 (93)

1^{er} AVRIL 1949

Prix : 25 fr.

Faux frères...

HITLER, en bon guerrier, se plaisait à considérer Mars comme le mois des grandes décisions, et ne manquait pas de placer sous ce signe les mauvais coups qu'il préparait... L'accélération fiévreuse des préparatifs belliqueux, en ces dernières semaines, n'autorise-t-elle pas une analogie non seulement entre les dates, mais entre les procédés et les objectifs ?

Compagnons inséparables de la guerre, le racisme et l'antisémitisme vont en augmentant. Et les provocateurs à la haine ne ménagent plus la forme.

C'est le journal maurassien « Aspects de la France » qui ose dire : « Les Juifs ont des comptes à nous rendre ». C'est la revue fasciste « Europe-Amérique » qui s'enfonce dans l'ignominie en écrivant : « 80 % des déportés sont coupables de délits de droit commun et de rien d'autre ».

C'est le major général J.F.C. Fuller qui, dans le journal sous licence américaine « Hamburger Allgemeine Zeitung », développe, noir sur blanc, les thèses qu'un Himmler craignait d'exprimer tout haut : « La destruction de sectes entières, de classes, de races ou de communautés, sont des cruautés nécessaires ».

Alors, à quoi bon se gêner ? C'est sans doute en vertu de la « cruauté nécessaire » que 6.000 nazis ont été recrutés pour l'armée du Moyen-Orient dans la zone britannique d'occupation en Allemagne, et qu'au premier rang de cette légion brune les recruteurs ont placé le Gruppenfuehrer Dirlwanger, l'Obergruppenfuehrer Katschmann, l'Obergruppenfuehrer Wolf et le Standartenfuehrer Bizanz — tous officiers supérieurs S. S., spécialisés dans l'organisation des camps de concentration et l'extermination des Juifs.

COMMENT ne pas être indigné lorsqu'on entend des Sionistes du genre Joseph Fischer jouer leur partition propre dans le chœur où les major Fuller donnent de la voix ! N'hésitant ni devant le mensonge, ni devant la falsification, ils se livrent à un tapage éhonté autour de prétendues « mesures antijuives » prises par l'U. R. S. S. et les démocraties populaires. Cherchant à nous faire oublier la culpabilité hitlérienne, ils fabriquent de toutes pièces une nouvelle fable sur les « crimes soviétiques ».

Les grands rabbins Weill et Salzer qui pleurent, avec toute la réaction vichyste, sur Mindszenty, antisémite notoire, pronazi accablé par les preuves, seraient-ils oublieux au point de ne pas se rappeler les fours crématoires, aveugles au point de ne pas voir que le clan de la guerre, si on le laissait faire, nous conduirait à de nouveaux Auschwitz...

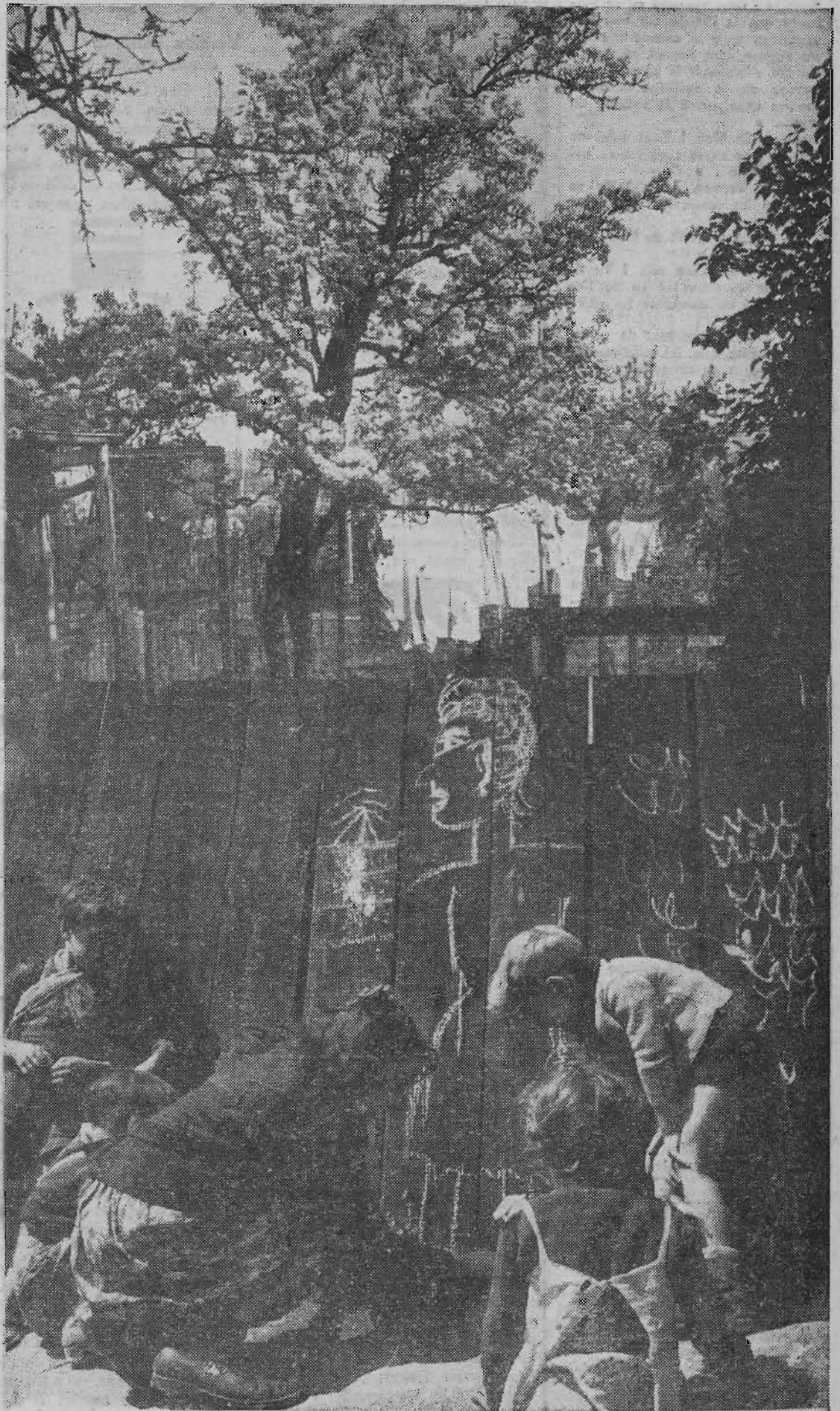
N'EN déplaise à M. Bernard Lecache qui, sans crainte du ridicule, « tient à dégager toute responsabilité quant à la constitution du Mouvement contre le Racisme, l'Antisémitisme et pour la Paix », ce mouvement se développe en fraternelle union avec tous les combattants de la paix. Que M. Lecache le veuille ou non, de plus en plus nombreux sont les Juifs qui comprennent que racisme et guerre vont de pair, qui saisissent l'importance de l'enjeu et agissent en conséquence ! Partout les comités se forment, partout une ardente confiance se manifeste, dans la préparation de la Journée du 22 mai qui verra une mobilisation de ceux qui ne veulent plus revivre l'horreur de la persécution raciale. Et parce que l'idée de l'union nécessaire progresse, l'attitude de M. Lecache est sévèrement jugée à l'intérieur de la L. I. C. A., de même que l'attitude du Rabbini Weill est désapprouvée dans les milieux croyants.

Déjà, le M. R. A. P. vient de prendre deux décisions qui emportent l'adhésion de tous, sans distinction d'opinion ou de croyance.

La première a été de donner son adhésion au Congrès Mondial des Partisans de la Paix. La seconde, de demander à « l'Union des Anciens Combattants et Engagés Volontaires Juifs » et à « l'Association des Anciens Déportés Juifs » de poursuivre en diffamation la feuille antisémite et vichyste « Aspects de la France ». M^r Claude Frédéric Lévy vient, en conséquence, d'assigner, au nom de ces deux organisations, les excitateurs pour l'audience du 14 mai devant la 17^e Chambre.

L'heure est à l'action.

M. VILNER



Paysage d'avril

Dans ce numéro :

“Droit et Liberté” chez les antisémites

par Daniel BESSER

ALBERT EINSTEIN ET KARL MARX

par le professeur Hyman LEVY

La Tour Eiffel a 60 ans...

par Michel DEBONNE

De Suse à l'abbaye de Port-Royal

“ **Droit et Liberté** ” chez les antisémites ⁽¹⁾

Raciste subtil, aux “histoires de propagande” il préfère les capitaux juifs

Rue Vivienne, non loin de la Bourse. Balloté, bousculé, porté par le flot des passants, j'atteins enfin le n° 36, objectif de mes investigations. Larges escaliers, couloirs sombres, une multitude de portes : un vrai labyrinthe.

Deuxième étage. Porte de droite : « Agence Quotidienne ». De quoi ? de ragots, probablement. A gauche, « El Arab », journal officieux de la Ligue Arabe en France, qui paraissait en français et en arabe, mais qui n'est plus édité, pour le moment du moins, qu'en cette dernière langue.

Trois dactylos me reçoivent dans une pièce qui présente tout à la fois les aspects d'un bureau, d'une chambre de débarras et d'une cuisine.

Quelques minutes d'attente dans ce capharnaüm, et je suis introduit dans le bureau du rédacteur en chef.

— Voyez-vous, Monsieur... Monsieur ?

— Lucciani.

Je me suis présenté comme un jeune antisémite voulant faire de la propagande « ad hoc » et M. El Bahri, rédacteur en chef du journal, me fouille de son regard perçant à travers ses paupières mi-closées. Jouant le jeu, j'ai lancé, à la dérobée, un coup d'œil sur le gentleman assis près de la porte, et dont les fonctions essentielles se résument en deux points : introduction des visiteurs et surveillance constante durant les entretiens qu'accorde le « grand patron ».

— Les Juifs ont raison de vouloir aller en Palestine. A condition qu'ils ne gênent pas leurs voisins. Moi, je suis un grand sioniste, et je suis absolument d'accord avec la politique de Ben Gourion et de Shertok. Les buts que je vise ? Créer un bloc judéo-arabe du Moyen Orient pour contre-balancer l'Angleterre et la Russie.

Cependant, le ruisseau s'enfle tant qu'il finit par déborder !

A force de vouloir me convaincre, M. El Bahri lâche :

— Les Juifs sont très intelligents ! D'ailleurs, ce ne sont ni les Anglais, ni les Américains, ni les Russes qui ont gagné la guerre : ce sont eux !

Hé, hé ! Voilà qui me rappelle des souvenirs... pas très lointains. Le torchon du M.S.U.F. parlait lui aussi des « sionistes de Moscou ou de Londres » qui avaient réduit cette pauvre Allemagne en capitote !

Sur un ton de profonde commiseration :

— Vous, qui voulez vous attaquer aux Juifs de cette manière, à quel résultat croyez-vous arriver ? Allons... votre antisémitisme n'est plus de mode ! Ce n'est plus la manière...

L'argent n'a pas d'odeur

— Mais alors, si vous dites que les Juifs ont le droit de s'installer en Palestine, pourquoi leur faites-vous la guerre ?

Un moment interloqué, il répond :

— Nous sommes pour les sionistes..., mais nous ne voulons pas de sionistes polonais chez nous !

Chez nous, c'est-à-dire en Moyen Orient.

L'homme d'une certaine classe apparaît, sous le masque du « conducteur des masses arabes ».

Dans une bouffée de cigare, qui achève de rendre l'atmosphère irrespirable, la conclusion arrive :

— Nous avons besoin des Juifs — des capitaux juifs, qui peuvent modifier l'aspect politique du Moyen Orient... Quant à vous, laissez tomber ces histoires vulgaires et stupides de propagande antisémite..., ce n'est pas comme ça que vous arriverez à un résultat. Il faut être plus intelligent, dans la vie.

Courbé sous le poids de ces allusions directes (et jubilant à l'idée que notre bon vieux dicton « il faut savoir faire l'âne pour avoir du son », est bien vrai), je sors en remerciant M. El Bahri, qui a bien voulu éclairer ma lanterne.

J'entre en « Dissidence (40) »

Une heure déjà que je suis plongé dans la lecture — passionnante — de la collection « Dissidence 40 ».

Le temps passe peut-être vite, mais il paraît rudement long, surtout lorsqu'un grand garçon, à côté de vous, vous dévisage, vous scrute, se met à vous poser des questions :

— Ne seriez-vous pas journaliste, par hasard ?

Naturellement, ils ont voulu savoir pourquoi je venais consulter les collections : je leur ai expliqué que faisant partie d'un groupe de jeunes campeurs

Une enquête de
Daniel BESSER

inorganisés, mes « compagnons » m'avaient chargé de faire une causerie sur les problèmes d'actualité :

— Nous nous réunissons tous les samedis sauf, bien entendu,

l'organe de « l'extrême-droite gaulliste » ; il se défend d'être lié officiellement au R.P.F., mais prend vigoureusement la défense des principaux accusés du Plan Bleu et du Général Guillaudot en particulier.

Tout naturellement aussi, « Dissidence 40 » est antisémite. Oh ! bien sûr ! on ne dit pas que « les Juifs ont des comptes à rendre », non. Mais lorsqu'on



A Berlin, le film « Oliver Twist » fut pour les Anglais un moyen habile de susciter une nouvelle vague d'antisémitisme. Les Juifs ripostèrent...

lorsque nous allons camper ; on est une douzaine de copains et de copines qui..., que...

« Dissidence 40 », qui a fusionné avec « Tribune de la France », est en quelque sorte

parle des combats qui se déroulèrent en Israël l'an dernier, on fait allusion aux « atrocités juives »

On laisse facilement entendre que les Israéliens sont conta-

LE MASUY DES VIEUX

par Jean PARIS

POUR ceux qui suivent assidûment les audiences des juridictions qui ont à connaître des traîtres de tous poils, il est coutumier de voir dans les boxes des Cours de Justice des assassins, des voleurs, des profiteurs et des lâches. Certains particulièrement ignobles arrivent à ressortir du lot, tel Jean Bonheure, misérable voyou des plus basses sphères de la collaboration.

INDONESIE

— « Leurs » victoires : Celle des Hollandais, par exemple qui annoncent triomphalement « l'extermination de 270 soldats indonésiens » au cours « d'opérations de nettoyage ».

BIRMANIE

— It's a long way... Selon des informations parues dans la presse birmane, les insurgés auraient entièrement occupé Mandalay, après trois jours de combats de rues.

AUSTRALIE

— A l'instar... Le gouvernement a décidé d'engager des poursuites contre Lance Sharkey, Secrétaire général du Parti Communiste, à la suite d'un discours prononcé par ce dernier sur les problèmes de la guerre et de la paix.

Avant la guerre, le bookmaker Bonheure, propriétaire d'un bar et d'une écurie de course, était millionnaire. Son commerce commençait à périlcliter, ses chevaux à ne plus se placer et ses louches petites combines à ne plus rapporter. Les hostilités se déclenchèrent, puis ce fut la catastrophe de 1940. Bonheure se lança dès lors à corps perdu dans la trahison. Il fit ses premiers pas sur la voie infâme aux côtés de Rudy von Mérode, ce bandit de grands chemins, employé par les bureaux d'achat du groupe Otto à rechercher l'or et des devises.

Ces prospecteurs de la police économique allemande usaient d'une technique simpliste : ils engageaient des gouapes du type Bonheure et leur donnaient mission de détecter dans tous les milieux les personnes susceptibles de détenir des valeurs, puis les détrossaient.

Bonheure, plus tard, entra au service de la bande de la rue Lauriston, il fit siens les procédés Rudy-Otto en leur apportant une légère variante : les bénéfices passaient dans ses poches. Il traquait les Juifs pour le compte des Bony et Lafond, à Tulle, Montbéliard, Avignon, Marseille, partout où il s'en trouvait cachés. Attaquant exclusivement des personnes âgées, comme M. Ernest Blum presque octogénaire, leur imposant un marché répugnant : « Je viens vous arrêter mais je peux vous laisser partir. Seulement la liberté coûte cher. » C'était sa phrase rituelle : « La liberté, ça coûte cher. » Il la redit des dizaines et des dizaines de fois,

minés par le « virus bolchévique ». Voir les groupes Stern et Irgoun, par exemple !

Mais « Dissidence 40 », a encore une autre corde à son arc : il s'occupe de la formation pré-militaire des jeunes parachutistes...

Attention

à la mystique prétorienne !

Tous les vendredis soir, des jeunes gens se réunissent au siège du journal, et, le dimanche matin, vont s'entraîner à Montrouge.

Aucun mal à cela, non bien sûr, mais lorsqu'on sait que l'immense majorité des cadres actuels des formations parachutistes sont sous l'emprise de factieux, tous leurs éléments républicains ayant été « dégagés », on est en droit de douter de l'éducation démocratique que peuvent acquérir les jeunes qui s'intéressent à cette activité passionnante.

Quoi d'étonnant que l'on retrouve, parmi ceux qui saccagent les permanences d'organisations démocratiques, comme à Saint-Briac ou Villejuif, certains parachutistes ?

Qui ne se souvient de cette affaire qui a fait pas mal de bruit, lors de la récente grève des mineurs : une centaine de jeunes « pré-militaires », commandés par un capitaine parachutiste, prenant d'assaut (en tirant des coups de feu — à blanc, fort heureusement —) une gare occupée par un piquet de cheminots ? « Simple répétition », a conclu le capitaine en mal d'aventures.

Et l'on sait fort bien que ces gardes prétoriennes convenablement éduquées dans un esprit totalitaire, attendent l'heure H pour se lancer à l'assaut des républicains, des communistes, des Juifs, dans l'espoir d'instaurer une dictature en France.

(1) Voir *Droit et Liberté* n° 23 et 24.

Parce que les peuples veulent vivre libres...

GRECE

— La vraie réponse : Un certain nombre de personnalités du monde entier avaient télégraphié au Gouvernement d'Athènes pour protester contre la condamnation à mort de Manolis Glezos et de plusieurs autres intellectuels ; en guise de réponse le ministre de la Guerre d'Athènes, M. Panayoti, Kanellopoulos avait assuré que le cas des condamnés serait examiné « avec une extrême attention ». Mais au même moment, on apprenait que Constantin Bellacos, commandant des Forces Démocratiques dans le Péloponèse avait été fusillé, et que le Tribunal Militaire d'Athènes avait condamné à mort onze civils accusés « d'assistance aux bandes rebelles ».

LES U.S.A. ABAISSENT LE RIDEAU ATOMIQUE

Le State Department vient de refuser leur visa d'entrée aux U.S.A. à plusieurs hautes personnalités qui étaient désignées pour participer à la Conférence culturelle de New-York pour la Paix. Parmi celles-ci, M. Einaudi, fils du Président de la République italienne. — quatre Anglais : le savant J.-B. Crowther ; le physicien J.-D. Bernal (de l'Université de Cambridge) ; le romancier Louis Golding et le philosophe Olaf Stapleton. — deux Sud-Américains dont le peintre Portinari. En ce qui concerne la France, c'est au poète Paul Eluard, au savant Mme Eugénie Cotton, et à l'Abbé Boulier, ancien Professeur de Droit International à l'Institut Catholique, qu'est échu le redoutable honneur d'être jugés indésirables.

Le motif invoqué pour les uns comme pour les autres est : « Cherche à renverser le gouvernement américain par la violence » ! En même temps du reste que d'empêcher des intellectuels épris d'un idéal de paix d'entrer aux U.S.A., le gouvernement américain a pris des « dispositions spéciales » pour empêcher une savante chinoise, Mme Tchang Kouai Loui, de jamais quitter le territoire de la Libre Amérique : elle a en effet participé durant la guerre à la fabrication de la bombe atomique : elle en sait trop long, et ne pourra jamais rentrer au pays natal...

ALBERT EINSTEIN A 70 ANS

par le Professeur Hyman LEVY

Mme Einstein, visitant un observatoire, demanda quel pouvait être l'utilité de l'énorme télescope qui s'y trouvait.

On lui expliqua que, par les mesures obtenues, il était possible de trouver la distance qui nous séparait des étoiles les plus éloignées, et même de savoir quelle était leur composition.

— Oh, dit-elle, je ne vois pas pourquoi vous avez besoin de tout cet attirail ! Mon mari fait tout ce travail sur le dos d'une vieille enveloppe !

Il y a quelque chose de vrai dans cette boutade de la femme du grand physicien. Dans une matière aussi abstraite que l'astronomie, théorie et pratique sont étroitement liées, et la théorie d'Einstein, en dépit de ses abstractions, s'appuie plus sûrement sur les phénomènes que le télescope révèle.

Lorsqu'Einstein commença ses travaux, le télescope avait déjà révélé les principales contradictions fondamentales existant entre la théorie et la pratique.

Certes, la théorie de la gravitation a été éprouvée partout avec un remarquable succès. Elle prédisait, avec une grande exactitude, le moment des éclipses, la position des planètes dans le ciel, les périodes et la hauteur des marées (les eaux de la surface du globe étant également soumises aux forces de gravitation).

Quiconque aurait douté de la loi de gravitation aurait douté de lui-même. Et cependant, il y avait une légère exception...



La planète Mercure ne tournait pas exactement comme elle aurait dû : elle se déplaçait légèrement en dehors des lignes prévues par nos physiciens, qui ne pouvaient trouver d'explication à cette anomalie.

C'était le petit grain de sable qui fait crisser les rouages de la machine.

Et le télescope révélait encore une autre contradiction.

De légères ondes lumineuses voyagent à une vitesse définie, de la source à l'objectif. Si vous vous approchez d'un corps en mouve-

ment, qui se dirige vers vous, il semblera se mouvoir plus vite que si vous vous en éloigniez.

Tout dépend, en somme, de la position que l'on a par rapport à l'objet ou à l'endroit considéré.

La hardiesse d'Einstein fut de considérer tout ce qui vient d'être énoncé comme un point de départ, toutes les notions de temps et d'espace devant être révisées en fonction de cette théorie, qui n'est pas seulement valable pour la lumière.

NOUS n'entreprendrons point ici une argumentation détaillée. Qu'il nous suffise de dire que la première chose qu'il affirmait est que nous voyons le monde à travers notre propre optique. Le monde se présente d'une manière particulière à chacun d'entre nous, et nous répartissons les différents événements en fractions temps et espace. Ces deux notions sont différentes chez deux individus.

Soixante ans plus tôt, Marx montrait comment notre mentalité, notre éducation sont influencées par la nature particulière de la société où nous vivons.

Nous nous sommes imprégnés de cette mentalité dès notre plus jeune âge, mais, pour une fois, nous savons que nous pouvons dépasser ce stade. De plus, Marx démontra comment des gens, même vivant dans le milieu propre à leur temps, pouvaient avoir une vue universelle sur de tels sujets. Il compléta cette image du monde de l'histoire entière des sociétés humaines qui permit à un individu de n'importe quelle période de considérer l'univers et ses aspects au travers de ses verres déformants.

Ce que Marx a fait pour la vie sociale, Einstein l'accomplit pour le monde physique.

Il mit en avant la thèse marxiste selon laquelle les notions séparées de temps et d'espace ne pouvaient être envisagées. Il démontra qu'avec une telle interdépendance des notions espace-temps, son effet sur la géométrie obligerait à reconsidérer la notion de mouvement.

De même que Marx expliqua les origines des contradictions dans les sociétés féodales et capitalistes, de même Einstein expliqua l'origine

des contradictions révélées par le télescope, dans le domaine des sciences physiques.

NÉANMOINS, Einstein n'est pas un marxiste. Quiconque a lu le peu qu'il a écrit sur les problèmes sociaux et politiques aura reconnu la marque caractéristique de l'esprit ouvert mais impénitent de l'utopiste.

Il est hardi et courageux, mais il n'a jamais saisi la nature profonde des bouleversements sociaux, non plus que le véritable caractère de leurs contradictions. Einstein, qui a tant fait pour saper le caractère non dialectique de nombreuses notions fondamentales des sciences physiques, n'a pas encore saisi leur lien avec le monde des sciences sociales.

S'il avait agi ainsi, il aurait probablement réussi à porter sa théorie de la relativité à un niveau plus élevé, en brisant les liens qui l'enchaînaient.

DANS sa rigide théorie il n'y a pas de place pour l'homme et les changements qu'il opère. Il n'y a pas de place pour la couleur ou la chaleur humaine, ou pour la lutte.

Ce n'est qu'une image abstraite, en noir et blanc, de l'immensité de l'univers, esquissée sur une planche à dessin. En fait, c'est un monde essentiellement statique, figé.

Lorsque, tout au début du XIX^e siècle, le mathématicien français Laplace s'écria : « Donnez-moi la position de chaque élément de l'univers en ce moment ; donnez-moi les lois qui régissent leur mouvement, et je vous prédirai les destinées du monde jusque dans ses moindres détails », il avait postulé en un langage clair et concis le caractère progressiste qui embrasa les révolutionnaires français.

Marx a transformé ce postulat en mettant en avant l'homme, principal agent de transformation avec son intelligence et sa puissance physique, voyant le monde comme une chose à la fois prévisible et imprévisible. Le caractère non dialectique de l'univers d'Einstein se découvre lui-même dans le fait qu'il est essentiellement, entièrement prévisible. Ici se révèle son esprit mathématique et la résiduelle faiblesse.

BULLETIN ÉCONOMIQUE

JUSTICE FISCALE?

par Henri CLAUDE Agrégé de l'Université

POUR commencer l'année 1949 le Gouvernement français a demandé, et obtenu, 135 milliards d'impôts supplémentaires.

Une nouvelle tarification a été prévue de telle sorte qu'elle se traduit par une augmentation très sensible pour la masse des petits commerçants et industriels soumis au régime forfaitaire et par une diminution importante des charges actuelles pour les gros contribuables imposés d'après leur bénéfice « réel ».

C'est ainsi que pour un bénéfice forfaitaire de 150.000 francs par an, l'impôt passera de 21.600 à 27.000 fr., tandis que pour un bénéfice réel de 10 millions il ne sera plus que de 1.800.000, contre 2.385.000 fr. précédemment, soit une augmentation de près de 30 % pour le petit contribuable et une diminution d'environ 25 % pour le gros.

Ces résultats proviennent, d'une part, de la réduction du taux (18 % au lieu de 24 %) ; d'autre part, du fait que cette réduction de taux est plus que compensée pour les petits contribuables par la suppression de l'abattement à la base et son remplacement par une « décote » dégressive de l'impôt. En effet, cette décote, qui se substitue à l'abattement ancien, cesse à partir de 150.000 fr. de bénéfices, c'est-à-dire pour 12.500 fr. de revenus par mois.

Cependant, les comparaisons faites ci-dessus ne valent que dans l'hypothèse où le bénéfice imposé ne varie pas d'une année à l'autre. Or, tandis que les grosses entreprises vont jouir de nouvelles faveurs qui leur permettront d'affranchir de tout impôt une part importante de leurs bénéfices, l'administration a adressé aux agents du fisc une circulaire leur enjoignant de dénoncer les forfaits et de les relever.

C'est ainsi que dans l'hypothèse d'une augmentation générale des bénéfices de 25 %, pour un bénéfice forfaitaire passant de 200 à 250.000 fr. l'impôt sera de 45.000 fr. en 1949 contre 33.600 en 1948, soit une augmentation de plus de 33 %, tandis que pour un bénéfice de 10 millions passant à 12 millions 1/2, l'impôt va décroître de 2.385.600 à 2 millions 250.000 francs.

Ces lignes sont extraites de la remarquable étude de M. Henri Claude, La France s'interroge. Editions Problèmes de France. Prix 20 fr. (30 pages qui en valent 300).

PARIS... ? Mais c'est la Tour Eiffel !

par Michel DEBONNE

Le 31 mars est passé. Les soucis, les travaux quotidiens, les événements eux-mêmes ont fait le silence autour d'un anniversaire... de taille : les soixante ans de mariage de Paris et de la Tour Eiffel.

Rassurons tout de suite nos lecteurs : le ménage est resté très uni. Pourtant cela n'alla pas tout seul. Quand, en 1886, un comité préparant l'exposition sonna l'appel en proclamant :

Goncourt, Huysmans et j'en passe, signèrent une solennelle protestation mais ne purent réparer des fers irrémédiablement ouverts.

D'ailleurs, M. Gustave Eiffel sentit pour la seconde fois la moutarde lui monter au nez.

— La seconde fois ? dites-vous ?

— Ah oui ! Il faut que je vous explique. M. Eiffel Gustave avait un oncle qui habitait Dijon.



M. Gustave Eiffel surveille la construction du premier pilier

« Qui peut nous bâtir une tour Eiffel ? », un petit monsieur bedonnant, barbu et gibus sur la tête, se présenta :

— Moi.
— Mais qui êtes-vous ? demandèrent étonnés les membres de la susdite commission. Et l'autre, imperturbable, de répondre :

— Messieurs, je suis Gustave !
Amis lecteurs, je connais votre amitié, votre gentillesse, votre confiance, votre indulgence et pourtant je suis persuadé que vous ne croyez pas un mot de ce que j'écris. Vous avez tort. Car c'est bien Gustave Eiffel qui présenta au comité un projet de tour qui, accepté, réalisé, devint célèbre.

Bien sûr, ça fit du bruit dans Landernau. Des notabilités, des personnalités (non habilitées) firent réunions et meetings, démarches et pétitions pour protester contre la venue de cette ferraille intrusive en plein cœur de la capitale. MM. Guy de Maupassant, Alexandre Dumas fils, Gounod, Sulzy - Prudhomme,

Dijon est, comme chacun le sait, la patrie de la moutarde et précisément l'oncle de Gustave en était fabricant. Le jeune homme travaillait sous ses ordres. Leurs relations étaient cordiales jusqu'au jour où, après une discussion politique au cours de laquelle l'oncle s'avéra républicain et le neveu bonapartiste, les deux hommes en vinrent aux mains. Le plus jeune, battu aux points, quitta Dijon et sa moutarde pour monter à Paris. Il étudia, passa ses brevets d'ingénieur et exécuta même plusieurs travaux fort remarquables.

— Tu ne seras jamais qu'un raté, avait dit l'oncle.

Il était en passe de devenir célèbre. L'idée n'en était pas nouvelle. Allemands et Américains avaient depuis quelque temps le désir de construire une tour de mille pieds mais leurs études ne prouvaient pas que l'immense édifice tiendrait.

Gustave Eiffel, lui, rejeta à priori briques, pierre et cimenterie. Il résolut de choisir le métal. Sa tour devait être suffisamment souple pour n'être pas cassée par le vent et à la fois ferme pour résister aux plus fortes tempêtes. Le fer répondait à ces qualités, mieux que la fonte.

Et il se mit au travail. D'abord les fondations furent creusées. Chacun des quatre piliers nécessita un trou dont le ventre aurait facilement contenu une maison de six étages. Deux piles furent construites sur le sable et le gravier : les deux autres, sur des caissons métalliques, à l'emplacement de l'ancien lit de la Seine.

Puis ce furent les 15.000 pièces métalliques, les 2.500.000 rivets, les barres, les boulons amenés tout prêts des ateliers Eiffel de Levallois-Perret. Deux cent cinquante ouvriers travaillaient constamment, s'éloignant chaque jour du sol. On avait parlé d'hécatombe : il n'y eut qu'un seul tué. C'était un monteur qui s'était aventuré sur une passerelle interdite. M. Eiffel menait rondement l'affaire. Deux fois les ouvriers durèrent faire grève pour obtenir 20 centimes supplémentaires.

Pourtant la première année Gustave Eiffel réalisa soixante millions de bénéfices.

Les habitants des environs déménageaient, craignant l'écroulement. Mais, en 1889, le 31 mars, M. Gustave Eiffel déclara la tour terminée. Elle tenait bon. Il y fit une conférence de presse au deuxième étage, à laquelle assistaient — le cœur battant d'émotion — tous les journalistes de France et de Navarre.

Aujourd'hui, la tour qui porte son nom est si célèbre à travers le monde que pour représenter Paris, on dessine un triangle de fer. Et ce petit triangle symbolise notre capitale.

ANDRÉ WURMSER

(Suite de l'article de Roger Maria)

François Mauriac, qui pleurniche volontiers sur le sort millénaire des Juifs pour mieux oublier leur sort très concret d'aujourd'hui, a commis, dans *Le Figaro*, la goujaterie de Tartuffe que voici :

Nous voulons croire, M. Wurmser qu'au cours de cette déposition il y eut en vous, entre le communiste et le Juif, une sourde bataille.

Dans le numéro d'Action du 17 mars, André Wurmser répond comme il convient :

Quoi ! Juif et communiste, je me sentirais déchiré parce que les communistes auraient traité en ennemi un Juif anticommuniste ? Qu'est-ce donc que cette solidarité qui, selon vous, au delà des nations et des doctri-

nes, me ferait plus sensible au sort d'un Juif qu'à celui d'un... comment disaient-ils, au temps où nous les combattions ensemble ? Ah ! oui : d'un « aryen ». Qui vous permet de me croire le frère affectionné de M. René Mayer ? Certes, je fus et demeure solidaire de toutes les victimes du fascisme, comme je fus et demeure solidaire de quiconque lutte contre l'absurde discrimination... comment disaient-ils donc, au temps que nous luttons ensemble ? Ah ! oui : « raciale ».

Ni mon esprit, ni mon cœur n'ont préféré Jacques Solomon à Jacques Decour, Georges Politzer à Gabriel Péri ; s'il en était autrement, je serais peut-être, à vos yeux un « bon Juif » ; je serais sûrement, aux miens, un piètre communiste.

Des ruines de Suse à celles de Port-Royal

par Michel GOUR

On dit même, lit-on dans la préface d'*Esther*, que les Juifs, encore aujourd'hui, célèbrent par de grandes actions de grâces le jour où leurs ancêtres furent délivrés par Esther de la cruauté d'Amán.

Jean Racine, au lieu de se contenter d'un désinvolte « on dit même », aurait dû être assez curieux pour pénétrer dans une synagogue un mois avant la Pâque, le 14 adar, dans quelque « juiverie » de sa Champagne natale, ou bien le 15 adar à Paris. Il y aurait vu à peu près ce que nous-mêmes avons pu voir dans les temples juifs, il y a quelques jours : ce livre d'*Esther* dont, grâce à lui, tous les Français admirent la grandeur tragique, la beauté poétique, il en aurait entendu lire l'original, déchiffré à la lueur de sept chandelles dans un vénérable *mequilloth*.

Catastrophe effroyable en vérité, ce drame qui tous les ans, un mois avant la Pâque, anime le manuscrit du livre d'*Esther* et en fait palpiter le parchemin qui pour un jour, doré par le soleil des bords de l'Elaeus, sera tout le palais royal de Suse.

Au pied des taureaux colossaux à tête d'homme et à barbe frisée, un peuple d'esclaves, de princes, de femmes, d'archers, d'officiers, d'eunuques et de prêtres s'agite, s'enivre et s'empiffre. Assuérus, « qui régnait depuis l'Inde jusqu'à l'Éthiopie sur cent vingt-sept provinces », vient de déployer sa splendeur pendant cent quatre-vingts jours, — le livre d'*Esther* a été écrit au bord de la Méditerranée, — au bout desquels il fait couler le vin. Il le fait couler aussi dans sa gorge de potentat, et, « le cœur égayé par le vin », ordonne à la reine Vasthi de se présenter à l'admiration des invités. La reine refuse.



Le roi, blessé dans sa dignité d'époux, craint que cet exemple ne nuise à l'autorité des maris, ses sujets. Aussi, pour raffermir la discipline conjugale si insolument bafouée, il répudia Vasthi; bien mieux, il fit annoncer dans toutes les langues de l'Empire « que tout mari devait être maître dans sa maison et donner tous les ordres qu'il lui plaisait ».

« Quand la colère du roi Assuérus fut apaisée, il se souvint de Vasthi, de ce qu'elle avait fait, et de ce qui avait été décidé à son sujet. » Voilà une « colère » que tout autre eût eu loisir d'« apaiser » au violon le plus proche, si tant est que les édits polyglottes du monarque prévissent et réprimassent l'ivresse publique; mais quoi qu'il en soit de ce royal lendemain de cuite, il fallait une nouvelle reine. La place fut mise au concours. Un Juif, Mardochée, de la tribu de Benjamin, y présenta sa pupille Esther : entre les mille plus belles vierges des cent vingt-sept provinces, elle fut sélectionnée pour les finales du titre de miss Suse 474 avant Jésus-Christ.

Elle passa un an dans un véritable institut de beauté, baignant dans l'huile de myrrhe et les aromates; enfin, appétissante à souhait, elle fut présentée au souverain qui, enthousiasmé, « posa sur sa tête la couronne royale et la proclama reine à la place de Vasthi ». Elle tut cependant son nom et son origine, sur la recommandation de Mardochée. Celui-ci s'installa sur les marches du palais, guettant les nouvelles de sa pupille; il guetta aussi, à cette occasion, un complot contre la personne royale et le fit dénoncer par Esther. Cette salutaire délation fut enregistrée dans les annales de l'Etat.

« Après ces événements », un nou-

veau caprice du « roi Assuérus combla d'honneurs Haman, et lui assigna une place au-dessus de tous les seigneurs ». Très attaché aux signes extérieurs de respect, le nouveau favori exigea des gens qui se tenaient à la porte du palais qu'ils se prosternassent devant lui. Une seule échine, parmi celles qui en fréquentaient les abords, resta rigide : elle appartenait au tuteur d'*Esther*.

Et le tuteur d'*Esther* appartenait au peuple juif.

Un homme bête et méchant a été aigri par une marque méritée de mépris de la part d'un vieillard. Le vieillard est Juif. L'homme aussitôt cherche « à exterminer tous les Juifs qui se trouvaient dans le royaume, puisque c'était le peuple auquel appartenait » le vieillard. Il va trouver Assuérus,



dont dépendent la vie et la mort de tous les habitants du pays, et lui déclare :

« Il y a un peuple dispersé parmi les autres nations, dans toutes les provinces de ton royaume. Ce peuple vit absolument à part; ses lois diffèrent de celles de toutes les autres nations et ils n'observent point les lois du roi. Il n'est donc pas de l'intérêt du roi de laisser ces gens-là en paix. Si le roi le trouve bon, qu'on écrive l'ordre de les détruire. » Le roi répond : « Je t'abandonne ce peuple. »

Aussitôt, on écrit « aux gouverneurs de chaque province et aux princes de chaque peuple, à chaque province suivant son système d'écriture et à chaque peuple dans sa propre langue pour ordonner d'exterminer, d'égorger et de détruire tous les Juifs, jeunes et vieux, femmes et petits enfants, en un seul jour, et de livrer leurs dépouilles au pillage ».

Rassurez-vous : c'est dans la Bible (*Esther*, 2, 6-15) que figurent ces préparatifs d'extermination collective. Le ministre de la Propagande, auquel semblent revenir les droits d'auteur de ce texte assez souvent adapté à la presse, à la scène, à l'écran et à la télévision se nomme Aman. Le secrétaire d'Etat au maintien de l'ordre qui a mis au point ce plan d'assainissement biologique appliqué depuis à diverses reprises est un secrétaire d'Assuérus.

Le sort (le Pur, en persan) désigna le 13 adar pour l'exécution de cette mesure, dont les futures victimes se mirent dans tout l'Empire « à jeûner, à pleurer et à gémir ». Mais Esther ne vivait pas dans l'empire, elle vivait dans le harem, séquestrée et coupée du monde; Mardochée l'ayant cependant mise au courant par l'entremise de l'eunuque Hathac, elle lui fit répondre : « Si quelqu'un entre chez le roi sans y être appelé, une loi le condamne à mourir. Seul, celui à qui le roi tend le sceptre d'or a la vie sauve. Et voilà trente jours que je n'ai pas été invitée chez le roi. » — « Ne l'imagine pas, répliqua un message de son tuteur, que tu échapperas, seule parmi tous les Juifs, parce que tu es dans la maison du roi. »

Trois jours après, vêtue de ses atours royaux, Esther se présentait devant le trône du souverain. « Elle trouva grâce à ses yeux », il lui tendit le sceptre. Pour toute faveur, elle lui demanda d'assister avec Haman au festin qu'elle lui avait préparé. Cette faveur gonfla d'orgueil le cœur du favori; mais pourquoi fallut-il qu'en sortant du palais il rencontrât, reproche muet, remords éloquent, insupportable ironie,

Mardochée, Mardochée assis, Mardochée immobile qui le fixait sous les paupières à demi-closes en lissant sa barbe ? Fou de rage, il fit dresser un gibet de cinquante coudées.

La nuit vint, et le sommeil du juste se déroba au roi. Celui-ci connaissait à l'insomnie un remède souverain : il se faisait lire les Annales. Cette fois, il fut surpris d'y apprendre que Mardochée, dénonciateur d'un complot, n'en avait cependant obtenu aucune récompense. C'est le moment que choisit Haman pour venir demander la permission de pendre le Juif. « Le roi lui dit : que faudrait-il faire pour un homme que le roi voudrait honorer ? Haman dit en lui-même : A qui le roi pourrait-il vouloir accorder des honneurs, si ce n'est à moi-même ? Et Haman répondit au roi : S'agit-il d'un homme que le roi veut honorer ? Qu'on apporte le vêtement dont le roi se revêt, qu'on amène le cheval que monte le roi, et sur la tête duquel figure la couronne royale. On confiera ce vêtement et ce cheval à l'un des officiers du roi ou des grands seigneurs de la cour. Celui-ci revêtira du costume royal celui que le roi veut honorer. On lui fera parcourir à cheval les rues de la ville et l'on criera devant lui : c'est ainsi qu'est traité l'homme que le roi veut honorer ! Alors le roi dit à Haman : Hâte-toi, va prendre le vêtement et le cheval dont tu as parlé, et rends ces honneurs à Mardochée, le Juif qui est assis à la porte; n'omets rien de ce que tu as dit. Haman prit donc le vêtement royal et le cheval, il en revêtit Mardochée et lui fit parcourir à cheval les rues de la ville, en criant devant lui : c'est ainsi qu'est traité l'homme que le roi veut honorer ! »

« Il rentra chez lui accablé de tristesse et la tête voilée »; et, ajoute imperturbable le livre d'*Esther*, « Mardochée retourna à la porte du roi ».

Puis les événements se précipitent. Esther, au cours de son festin, dénonce



la méchanceté d'Haman; le roi, incapable de prendre une décision, va faire un tour au jardin, et, en rentrant, trouve Haman sur le lit d'*Esther*, où il s'était jeté pour lui demander grâce. Ce qui distingue le caractère d'Assuérus au cours de toute cette histoire, c'est qu'il n'a jamais cherché à comprendre. Et, séance tenante, sans pouvoir ouvrir la bouche, Haman va vérifier de très près la solidité du gibet de cinquante coudées, où son imagination avait déjà vu se balancer Mardochée. Le vice est puni.

La vertu récompensée : Mardochée prend la place d'Haman; Esther obtient que le 13 adar soit consacré au massacre des antisémites, et ici s'arrête l'analogie. La répression fut dure assurément, mais par trois fois le texte biblique répète : « A Suse, les Juifs firent périr cinq cents hommes; mais ils ne touchèrent pas au butin. » Puis, une nouvelle charrette de « trois cents hommes; mais ils ne touchèrent pas au butin ».

Les Juifs de province massacrèrent le 13 adar et se reposèrent le 14; ceux de Suse mirent deux jours à se défaire de leurs ennemis, et ne se reposèrent que le 15. « C'est pourquoi les Juifs de la campagne ou qui habitent des villes ouvertes font du quatorzième jour du mois d'Adar un jour de joie, de festin, un jour de fête, où l'on s'en-

voie des présents les uns aux autres », alors que ceux des villes fortifiées attendent le 15 pour se réjouir. Erigée en coutume, cette fête qui rappelait le sort, — le « pur » — jeté par Haman, prit le nom de Purim parmi les Juifs. Et Mardochée, devenu à son tour premier ministre, recommanda « de n'en laisser jamais s'effacer le souvenir parmi leurs descendants ».

Cette recommandation a fidèlement été observée, et regrettons que Racine ne s'en soit pas assuré. Négligence d'un disciple de la doctrine classique à l'égard de la critique historique telle que nous l'entendons ? Sans doute. Mépris d'un chrétien fervent pour les bourreaux de Jésus ? Non pas. *Esther*, tragédie sacrée en trois actes, timide retour par la porte de service à ce théâtre que, soudainement touché par



la grâce, Racine avait vomi ? Cent fois non.

En janvier 1677, *Phèdre* tombait. Et c'était la dernière pièce qu'écrivait pour les comédiens Racine, âgé de trente-sept ans, en pleine force, en pleine possession de son génie poétique. Le pieux Louis Racine créa, pour expliquer cette rupture, la légende d'une conversion soudaine, cause ou effet d'une spectaculaire réconciliation avec Port-Royal. Racine aurait voulu aussitôt se faire chartreux, projet dont l'eût dérangé son confesseur, qui l'aurait engagé à se marier chrétiennement. On juge sur pièces dans un cas pareil; or de textes point, ce qui n'a pas empêché la critique, du début du dix-huitième à François Mauriac, de se jeter à corps perdu dans cette hypothèse insoutenable dont M. Jean Pommier a fait justice.

« L'année même de sa retraite, notent les commentateurs, Racine fut avec Boileau nommé historiographe du roi. » Banale coïncidence, n'est-il pas vrai ? Boileau, au même moment, interrompt la composition de ses *Épîtres*; c'est un hasard insignifiant; la nomination a lieu en mai, le roi rentre à Versailles le 31, et c'est le 1^{er} juin que Racine se marie : vous n'allez tout de même pas en déduire qu'il « se rangeait », parce qu'il était indécis pour un historiographe d'être l'amant d'une Champmeslé ? Le roi demande aux deux poètes « de tout quitter pour travailler à son histoire », et les traîne à sa suite en Belgique, en Allemagne où ils s'épuisent à consigner ses victoires; quel rapport allez-vous chercher là avec le silence de Racine ? Et je passe sur les témoignages écrits, qui sont très nombreux sous la plume de Boileau (et développés dans la *Revue de Paris*, en novembre 1946).

Ainsi, d'un côté, Racine est accaparé par une charge absorbante, coupable à nos yeux, criminelle d'avoir appauvri nos lettres de quelques chefs-d'œuvre de plus, à commencer par cette *Iphigénie en Tauride* à quoi il travaillait encore au moment où son fils nous le dépeint confit dans la dévotion; d'autre part, quand il se retournait vers la carrière abandonnée, il ne voyait que le souvenir de l'échec de *Phèdre* et le décourageant spectacle de la vogue de l'opéra et de Quinault, son rival. Que peu à peu Racine s'est réconcilié avec ses anciens maîtres et a retrouvé les sentiments de son enfance, voilà qui ne fait pas de doute; mais si la légende d'une conversion théâtrale et d'un coup de foudre divin fait honneur à la piété filiale de Louis, elle trahit chez ses successeurs unanime un état d'esprit moins respectable, lequel relève de *Pantagruel*, Quart livre, au chapitre de Panurge et des moutons.

LE GHETTO HÉROÏQUE



Bronck songe. Il sait où est son devoir de citoyen libre et de démocrate. Il sera aux côtés des opprimés.

nément à l'exécution de leurs projets et de sauver la face en faisant sortir 7 à 8.000 Juifs.

Vers le soulèvement général

L'organisation de combat profita de ce répit pour introduire une certaine quantité d'armes dans le ghetto. Encouragés par les premières défaites hitlériennes, surtout par la victoire de Stalingrad, les survivants juifs se rallièrent à l'idée de la révolte armée. Tous les hommes et les femmes valides commencèrent à s'entraîner et à creuser des abris.

A la mi-avril, le bruit se répand que les nazis sont prêts à en finir avec le ghetto et que sa liquidation est fixée au 20 avril, jour anniversaire de Hitler. Un convoi de 5.000 personnes est demandé pour la veille; la crainte devient réalité.

Cette fois, personne n'a plus d'illusion...

*

LE 19 avril, l'organisation de combat attaque et conquiert tous les magasins allemands qui se trouvent dans le ghetto.



Par les égouts, ville et ghetto communiquent. Les partisans vont au secours des insurgés.

UNE année après l'établissement du ghetto de Varsovie par les Allemands, au mois de juin 1941, 500.000 Juifs y vivaient, entassés. D'autres (100.000) vivaient dans un deuxième quartier réservé, appelé le petit ghetto. Une famine effroyable et le typhus exerçaient leurs ravages. La moitié de la population mendiait. On mourait dans les rues.

Mais l'extermination des Juifs proprement dite, selon le plan établi par les services de Himmler, commença le 22 juin, le jour même de l'attaque hitlérienne contre l'Union Soviétique.

Dès le début il existait dans le ghetto une organisation de combat. Un certain nombre de Juifs avaient pris le maquis et combattaient dans les rangs de la Résistance polonaise ou parmi les partisans.

Cependant, dans la nuit noire des victoires hitlériennes, l'immense majorité des Juifs fut exterminée dans les camps de Tremblinka, Maidanek, et dans les environs de la ville.

Une première grande manifestation des Juifs du ghetto, le 26 août 1942, suivie d'une bagarre, fut le signe annonciateur d'une riposte. Les Allemands, ayant eu vent de l'existence d'une organisation de combat, accélérèrent le rythme de l'extermination.

*

AU mois de janvier 1943, il ne restait plus que 50.000 Juifs dans le grand ghetto et 10.000 dans le petit.

Le 18 janvier, les Allemands vinrent liquider le reste. Ils furent surpris de se heurter à une vive résistance armée. La bataille dura quatre jours. Les assaillants furent obligés de renoncer momenta-

Un coup de main hardi, organisé avec succès contre l'arsenal de la Gestapo, est décisif, car il permet de s'emparer d'une importante quantité d'armes.



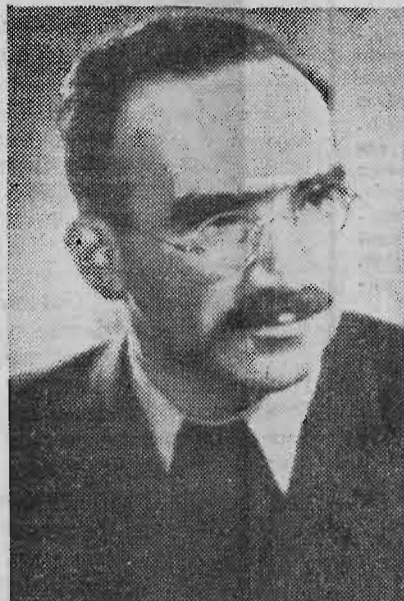
Cieplikowski a prêté sa voiture pour aider le vieux tailleur à déménager. Ils vont quitter leur rue paisible. En route pour le ghetto.

LA VÉRITÉ N'A PAS DE FRONTIÈRE

« La Rue frontalière », tel est le titre polonais de ce film magnifique, le premier retraçant l'héroïque soulèvement du ghetto de Varsovie, le 19 avril 1943.

Dans l'une des maisons de Varsovie, vit tranquillement un vieux tailleur juif qui partage son temps entre le travail et la prière. Il ne parvient d'ailleurs pas à convaincre de l'excellence de sa méthode traditionaliste son gendre Nathan, électricien de son métier, ni son petit-fils Davidek. A côté vivent les Cieplikowski, le père est cocher et le fils Bronck est réputé pour être le gars le plus débrouillard du quartier. Il y a aussi le bistro Kusmirak, dont le fils Fredek est un mauvais compagnon de jeu déjà mouchard et mauvais joueur. Au premier vivent le docteur Bialek, sa fille Jadzia et l'institutrice Mlle Klara. Au-dessus, enfin, Wojtan, employé de banque, dont le fils s'est « promis » à Jadzia.

Tout ce monde en miniature sera retourné par l'arrivée des Allemands, réflétant le bouleversement mondial. Le Docteur Bialek que personne ne savait Juif sera « vendu » par Kusmirak et Fredek. Jadzia réussira à s'échapper. Le vieux tailleur et tous les membres de sa famille seront enfermés dans le ghetto. Au cours d'une alerte, l'Allemand fiancé à la fille de Kusmirak retrouve Jadzia et la reconduit au



ALEXANDRE FORD qui réalisa le film

Le récit du soulèvement du ghetto de Varsovie que nous reproduisons a été fait au cours d'une conférence de presse par notre rédacteur en chef, M. Vilner, qui assista à l'épilogue de ces tragiques événements d'avril et recueillit sur place les témoignages des victimes. Cet article est illustré par les photos du film « La vérité n'a pas de frontière ».

LES Allemands, se voyant l'accès du ghetto interdit, l'enserrent dans un étai infranchissable.

Les jours suivants, le « Pawiak », où se trouvent enfermés 2.000 prisonniers politiques polonais, est libéré. D'autre part, 6.000 Juifs du petit ghetto, incendié de tous côtés, sont venus se joindre au soulèvement.

Pendant dix jours, les Allemands cherchent à intimider et à démoraliser les insurgés. Ils lancent un dernier ultimatum, qui sera rejeté.

Le dixième jour, l'artillerie est amenée au centre de la ville et, pendant toute la nuit, bombarde le ghetto.

Le lendemain : attaque aérienne pendant vingt-quatre heures.

La nuit suivante : des unités blindées, appuyées par l'aviation, réussissent à pénétrer dans le ghetto.

Journées dramatiques

Désormais, c'est une lutte pour chaque rue, pour chaque maison. Elle se déroulera pendant tout le mois de mai. On estime à 5.000 le nombre des soldats allemands tués et à 50 le nombre des usines militaires détruites.

Les combattants se barricadèrent dans les maisons. Ils combinèrent la tactique de la défense et celle des sorties et des attaques brusquées. Des groupes spéciaux, appelés « groupes de la mort », attaquèrent les Allemands dont ils portaient l'uniforme, en pénétrant dans leurs

rangs. Après quatre semaines, la situation empira. Le ghetto était en feu, toutes ses maisons détruites. Fin mai, les Allemands étaient maîtres de toutes les rues, mais, de chaque ruine, on tirait encore.

Au quarante-deuxième jour du soulèvement, le communiqué officiel de la Wehrmacht déclarait :

« Le seul moyen d'écraser le mouve-

ghetto où, entre temps, le combat s'est préparé. Les survivants qui n'ont pas été gazés dans les camps de concentration se soulèvent sous la conduite de Nathan et lorsque les Allemands viennent incendier le ghetto, ils trouvent une résistance inattendue et violente. Davidek aidé de Bronck et de Wladek sauvera une fois encore Jadzia, mais, malgré son jeune âge, il retournera se battre au ghetto auprès de son père et aux côtés des partisans.

C'est un film qu'il fallait réaliser. C'est un extraordinaire document, à peine romancé, auquel on a certainement inclus des bandes d'actualités probablement retrouvées dans les archives nazies et habilement utilisées.

Dire que cette bande est sans faiblesses ne serait pas juste, mais la réussite de l'ensemble fait oublier les petites erreurs. Elle est admirablement interprétée.

Quoi qu'il en soit, c'est un film qu'on se doit de voir quand ce ne serait que pour y admirer sans réserve le magnifique courage avec lequel ces hommes et ces femmes ont su mener leur lutte héroïque. Et que chacun fasse le serment de ne plus permettre le racisme ni l'antisémitisme, de ne pas accepter d'être aux côtés des bourreaux de ces millions de victimes.

Josette WOLNY.

ATROCES furent ces derniers jours !.

Le ghetto était devenu un immense brasier, dont les flammes se voyaient à 100 kilomètres de Varsovie. De temps en temps, un vieillard ou une femme portant un bébé apparaissait et se jetait dans les flammes...

Du sol, le combat gagna le sous-sol.

On évalue à 10.000 ceux qui prirent et tinrent les abris et les souterrains.

Un certain nombre réussit à gagner le côté « aryen », aidés par les Polonais de l'extérieur. D'autres résistèrent jusqu'au mois de juillet. Le commandant allemand Fischer fit, après les combats, installer des échafauds au milieu du ghetto. Sur le bâtiment qui résista jusqu'au dernier moment, il fit pendre de façon spectaculaire les Juifs que les Allemands avaient réussi à faire prisonniers, en annonçant qu'il s'agissait des organisateurs de la révolte.

Épilogue

Au mois de septembre 1943, furent conduits d'Auschwitz à Varsovie, 2.000 déportés juifs français, belges, hollandais et grecs. J'étais du convoi. Quand nous descendîmes du train, dans une gare à la limite du ghetto, à l'aube, une image effroyable s'offrit à nos yeux. De toutes les maisons, ébatement déchiquetées, ne restaient debout que les murs extérieurs. Lits,

briques et ferrailles se trouvaient projetés sur la chaussée. Chaque maison, vidée, consumée par le feu, offrait un aspect différent; chaque ruine avait son histoire et racontait son combat. Quelques débris fumèrent encore.

*

NOUS fûmes parqués dans un camp de concentration, au cœur du ghetto. Notre travail consistait à démolir une par une ces ruines, à nettoyer les briques et à récupérer la ferraille. Ces dizaines de millions de poutres devaient être acheminées vers l'Allemagne comme butin de guerre.

Au premier contact de ces ruines, nous sûmes que, dans les constructions souterraines savamment dissimulées, il y avait encore des survivants. Une brigade spéciale de S.D. était chargée de découvrir les abris et de fusiller les survivants, afin de ne laisser aucune trace, aucun témoin.

Le troisième jour, un camarade avait fait une découverte à l'insu des gardiens S.S. : un abri. Je m'arrangeais pour travailler à la ruine signalée. Sous les décombres se trouvait dissimulé un tuyau de canalisation, en pente vers le bas. Je m'introduisis dedans. Un autre tuyau horizontal lui faisait suite. Il fallait faire une vingtaine de mètres à plat ventre.

Au bout du voyage, une faible lumière perçait. Un tuyau vertical, muni d'une échelle en fer, long de deux mètres environ, aboutissait dans une vaste pièce bétonnée. Une bougie y était allumée. Dans les murs, sur les deux côtés des niches pour dormir étaient aménagées. Il y avait le téléphone et l'électricité, mais ils ne fonctionnaient plus.

Un jour de juin...

En avançant, je me heurtai à une femme brandissant un revolver. Deux hommes étaient étendus à ses côtés, immobiles, agonisant.

Une semaine après, le quartier sautait à la dynamite, enterrant vivs tous ceux qui s'y trouvaient encore.

Plusieurs mois plus tard, avec un ami, je descendis un jour dans les égouts. Tout au long se trouvait une rangée de cadavres asphyxiés, chacun tenant à la main une valise ou un sac. Le tout en décomposition avancée. On pouvait sans peine reconstituer les événements. Quand le ghetto brûla et que les combats approchèrent de leur fin, un certain nombre



Davidek, pour sauver Jadzia, téléphone courageusement d'un immeuble en flammes, à Bronck, qui va venir.

essaya de gagner le côté « aryen » par la voie souterraine. Les Allemands, l'ayant appris, obstruèrent les bouches des égouts et attaquèrent les fuyitifs au gaz.

Un autre jour, un camarade trouva un journal tenu au jour le jour par une jeune fille, pendant trois mois : avril, mai, juin 1943. Ce journal s'arrêtait au milieu d'une phrase, un jour de juin...

Leçons historiques

Pour bien apprécier l'héroïque soulèvement du ghetto de Varsovie, il ne faut pas le juger comme une action isolée, ni comme un acte de désespoir.

C'est dans une phase bien déterminée de la guerre que ce soulèvement s'est produit. Il a mûri dans les conditions créées par la victoire de Stalingrad, qui détruisit la légende de la toute-puissance de l'Allemagne. Il serait inexplicable sans l'aide de la Résistance polonaise et sans le concours des partisans juifs de l'extérieur. Il serait faux également de croire que les 40.000 derniers survivants juifs ont cherché une mort héroïque, mais sans aucune perspective. Toutes les expériences prouvent que la perspective de la mort n'est pas un stimulant pour la lutte, car on ne lutte que pour la vie. Et les combattants de Varsovie ont ouvert un front contre le fascisme pour lutter avec d'autres combattants.

*

COMBAT difficile, acharné, dont on a pu dire qu'il était un combat désespéré, mais aussi le combat de l'espérance humaine. Ainsi, la révolte du ghetto de Varsovie restera comme une des plus belles pages de la lutte des peuples contre la barbarie hitlérienne.



La défaite est là. Le citoyen libre devient un paria. Il sait déjà le sort que lui réserve l'avenir. Il sait ce que va être la souffrance.

NOUS VOUS RECOMMANDONS ...

SOCIÉTÉ D'HORLOGERIE du DOUBS
106, LAFAYETTE - PARIS

WATERPROOF STAINLESS

CONTRE REBOURSEMENT OU MANDAT JOINT A LA COMMANDE

O 44	MONTRE SUISSE A RUBIS, FILLETTE	1450
L 44	OU GARÇONNET	1950
F 44	GARÇONNET, FILLETTE ANCRE 15 RUBIS	3285
A 44	FILLETTE, DAME, VERRE OPTIQUE	3485
D 44	HOMME, TROTTEUSE CENTRALE	4885

BOULANGERIE-PÂTISSERIE ISRAËLITE
Spécialités étrangères
Pains de seigle

BERNARD

18, rue N.-D.-de-Nazareth, PARIS (3^e)
Tél. : TURbiglo 94-52
Même maison :
1, rue Ferdinand-Duval
Métro : Saint-Paul

AU POSEUR DE LINOS
grand stock de
Linoléum, Réamoléum, Balatum
Toiles cirées, Papiers peints, etc.

Ets MAURICE WAIS
98, boulevard Ménéjmontant, PARIS-XX^e
M.: Père-Lachaise. Tél. OBE 12-55
Succursale :
40, rue de Rivoli, PARIS-IV^e

COLONIE D'ENFANTS
VACANCES DE PAQUES

Envoyez vos enfants à la montagne. La colonie d'enfants de l'ISARD BLANC à ARGELES-GAZOST (Htes-Pyrénées) organise un congé spécial pour Pâques.

Inscriptions et renseignements au Siège Social de l'Association : « L'ISARD BLANC », 17, rue Morère, PARIS-14^e (Porte d'Orléans), de 18 à 20 heures.

A MARSEILLE

Confiserie du Muguet

Société anonyme au capital de 10 millions de francs
5, rue Maurice-Korsek — MARSEILLE

BERLINGOTS, BONBONS ANGLAIS, BONBONS ACIDULES, CAMELS AU LAIT, DRAGEES SURFINES, GRAINS D'ANIS, CAILLOUX DE — MER, PRALINES, BONBONS FOURRES, — HALVA, etc...

ARTICLES POUR FORAINS

DÉPARTS POUR ISRAËL

par bateaux de Marseille et de Venise
PAR AVION 6 départs par semaine
Département spécial pour envois de bagages et ameublement.

AGENCE ISRAËLIENNE DE VOYAGES
10, rue de la Chaussée-d'Antin
PARIS (9^e) Tél. : PRO 12-56

Pour un bon poste radio

UNE MAISON

AUDITORIUM RADIO

97, rue de Rome — MARSEILLE

AGENT OFFICIEL : PHILIPS

Conditions particulières aux lecteurs de « DROIT ET LIBERTE »

Les meilleurs TISSUS
Toutes FOURNITURES
pour TAILLEURS
chez
ZAJDEL
89, rue d'Aboukir - Paris-2^e
Mo : St-Denis Réaumur, Sentier
Tél. : GUT 78-87

DECOUPEZ ET CONSERVEZ CETTE ANNONCE
ELLE VOUS DONNERA DROIT A...

TOUT ELECTRIC

L. LEHRER B. ZAK

RADIO SONORISATION ÉLECTRO-MÉNAGERS
TÉLÉVISION DISQUES ÉCLAIRAGE

Distributeurs : DUCRETET-THOMSON
PATHE-MARCONI
PHILIPS

Tous nos articles sont garantis fonctionnant en Palestine.

193, BOUL. VOLTAIRE, PARIS (XI^e)

...UNE REMISE DE 5 % SUR TOUT ACHAT EFFECTUE
DANS NOS MAGASINS

AMÉRIQUE DU SUD
AMÉRIQUE DU NORD
ISRAËL

« Océania »

VOYAGES - TOURISME
4, RUE DE CASTELLANE
Téléph. : ANJou 16-33

U. J. R. E.
COMMISSION DE L'ENFANCE
Section du XX^e

Samedi 16 Avril 1949
DE 21 HEURES A L'AUBE

GRAND BAL DE PRINTEMPS

avec PARTIE ARTISTIQUE
DANS LES SALONS DE
L'HOTEL MODERNE
Place de la République

ORCHESTRE JAZZ
Vedettes de Paris
BUFFET TOMBOLA
PRIX D'ENTREE : 250 FRANCS

POMPES FUNEBRES
ET MARBRERIE

Édouard SCHNEEBERG
43, rue de la Victoire, PARIS-9^e
Tél. : TRI 88-56. Nuit: TRI 88-61

LES PRODUITS SUCCULUS
sont succulents

ENTREMETS

SUCRES VANILLES
VANILLES
VANILLINES
AROMES

Etablissements COHEN
11, boulevard Garibaldi
MARSEILLE

Maison R. CHALHON
14, rue de l'Académie
MARSEILLE

LA MAISON DE L'IMPERMÉABLE

Canadiennes — Blousons
Parapluies — Tissus
Confection — Bonneterie

Prix spéciaux pour revendeurs

La Commission Centrale de l'Enfance présente ses félicitations à Mme et M. ROGOF, de Montreuil, à l'occasion de la naissance de leur petite fille Jeannette.

La Commission Centrale de l'Enfance.

Vous viendrez tous au grand

FESTIVAL DES VARIÉTÉS

de
l'Union des Engagés Volontaires Anciens Combattants Juifs
qui aura lieu le **10 Avril**, à 20 heures 30
au **PALAIS DE CHAILLOT**
sous la présidence de M. Maurice FISCHER
Représentant du gouvernement d'Israël en France

Au programme :

POPS ET LOUIE	DOM BYAS
THE THREE JUST MEN	
LOBO — KILROY — HARRY FOX	
SPRING SHOW	
Revue noire en 2 actes et 8 tableaux avec	
20 chanteurs, danseurs et comédiens	
et	
REX STEWART	BILL COLLEMAN
	et
HUBERT ROSTAING et son orchestre	
DORA KALINOWNA	RUTH BERGNER
Chansons yiddish et hébreues	Dances folkloriques

Réservez vos places dès à présent au siège de l'U.E.V.A.C.J.,
18, rue des Messageries.

COMMUNIQUES

Le Service Médical auprès de la Commission Centrale de l'Enfance organise cette année une cure thermique à Allevard - les - Bains (Isère), pour les enfants souffrant d'affections du nez, de la gorge ou des oreilles.

Seront admis, les enfants à partir de 8 ans, assurés sociaux (intégralement remboursés par la Sécurité Sociale), ainsi que les non assurés, munis d'un certificat médical, ou sur proposition

du spécialiste du dispensaire, 14, rue de Paradis.

Le nombre de places étant limité, les inscriptions seront closes le 15 avril.

UNE PERMANENCE POUR LES INSCRIPTIONS EST OUVERTE TOUS LES LUNDIS, MERCREDIS ET VENDREDIS, DE 14 A 18 HEURES, A LA COMMISSION CENTRALE DE L'ENFANCE, SERVICE DE L'ASSISTANCE SOCIALE, 14, RUE DE PARADIS.

POUR LA DÉFENSE DE VOS DROITS...

La Commission Centrale de l'Enfance a ouvert, au début du mois de mars, un service qui s'emploie à obtenir les actes de décès pour les familles de déportés, ainsi que de faire adopter les enfants par la Nation.

Nous rappelons à nos lecteurs que les actes de disparitions sont indispensables à

l'obtention des actes de décès, et que ceux-ci permettent notamment l'adoption par la Nation.

Les mineurs adoptés par la Nation peuvent bénéficier de réductions de frais scolaires et de cantine dans les écoles communales, d'une subvention d'études, d'apprentissage ou de maladie, accordée par l'Office départemental des Pupilles de la Nation, ainsi que d'une bourse très importante dans les Facultés.

Pour les jugements déclaratifs de décès, ainsi que pour les autres actes, les familles nécessiteuses pourront bénéficier d'une réduction, ou même, s'il y a lieu, de la gratuité complète, suivant leur situation, avec preuves et pièces à l'appui.

S'adresser au 14, rue de Paradis, Paris-10^e, bâtiment B, 3^e étage, les lundis, mercredis et samedis, de 10 à 12 h., et les mercredis, de 20 à 21 h.



Message de la Jeunesse pour la Paix

DES dirigeants et des personnalités appartenant à différentes organisations de jeunesse, de tendances diverses, ont constaté, dans une récente réunion, qu'il était urgent d'alerter les jeunes de France, sur les menaces qui pèsent sur la Paix et sur leur avenir. Ils ont rédigé ensemble, dans ce but, le « message de la jeunesse pour la Paix », qu'on pourra lire par ailleurs.

Signé notamment au nom de la jeunesse juive par A. Demenstain, Secrétaire Général du Mouvement des Cadets, et Roland Musnik, Secrétaire Général des Eclaireurs Israélites, ce message indique clairement la volonté des jeunes de ne plus voir de nouvelle guerre.

Nous sommes sûrs d'interpréter le sentiment de toute la jeunesse juive de France, en disant qu'elle non plus ne veut pas la guerre. Les Cadets, les E.I.F., par la voix de leurs secrétaires généraux, se sont engagés à redoubler d'efforts pour alerter les jeunes Juifs, pour leur faire comprendre la gravité du danger qui les menace, pour les entraîner dans le camp de ceux qui luttent pour la paix. Et les jeunes du Hachomer Hatzair et du Dror Borochoy, mouvements sionistes, ont également senti le besoin de se joindre à ceux qui mènent l'action en faveur de la paix.

Il est de plus en plus clair maintenant, que des hommes, consciemment, préparent un

nouveau carnage. Il ne faut pas que la guerre soit ! Cela est possible : de plus en plus, de par le monde, les peuples réagissent. Les jeunes sont les principaux intéressés : études interrompues, pas d'espoir d'apprendre un métier, avenir plus que compromis, et puis notre jeune sang coule facilement.

Tout cela, nous ne le voulons pas ! La jeunesse juive se doit de joindre sa voix à celle des innombrables partisans de la Paix. Les opinions, les croyances diverses s'effacent. Nous devons nous rassembler, tendre toutes nos volontés pour rejeter la guerre.

La jeunesse juive de Paris le prouvera en venant en masse au grand meeting organisé par le Mouvement des Cadets, Hachomer Hatzair et Dror Borochoy, le 13 avril à 20 h. 30, au Théâtre des Bouffes du Nord, Métro La Chapelle. Ce meeting entre dans le cadre de la semaine mondiale de la jeunesse pour la Paix. Tous et toutes, venez dire votre volonté de faire triompher la Paix !

Dany SENAZ.

Dans notre précédent numéro, une phrase supprimée a modifié le sens de notre article.

Nous tenons à préciser que si les jeunes étudiants, les jeunes de la L.I.C.A., etc., approuvent notre action, la majorité des dirigeants n'a pas cru devoir engager ces organisations dans la voie de la Paix.

Les ruines de la dernière guerre mondiale ne sont pas relevées que nous sommes menacés de nouvelles hécatombes dont nous, les Jeunes, savons que nous serions les premières victimes.

Alors que parmi nous le souvenir de nos camarades morts au combat pour la liberté est toujours vivace, nous devons constater que des jeunes meurent encore au Viet-Nam, en Indonésie, en Grèce, en Espagne, en Palestine et que le deuil et la terreur s'étendent sur le monde.

Nous dénonçons comme criminels tous ceux qui envisagent que la guerre et le massacre peuvent résoudre les problèmes posés aux nations. Nous affirmons notre résolution d'agir ensemble pour sauvegarder la paix et pour faire cesser la guerre partout où elle sévit et particulièrement au Viet-Nam. Nous nous élevons contre toutes les campagnes qui tendent à semer la haine et qui poussent à la guerre. Nous nous associerons à toutes les initiatives en faveur de la Paix.

Nous entendons que le travail et l'argent de la nation servent au relèvement de nos ruines, au développement moral, culturel et physique de notre jeunesse, à sa formation professionnelle et civique et non à la préparation d'une nouvelle hécatombe.

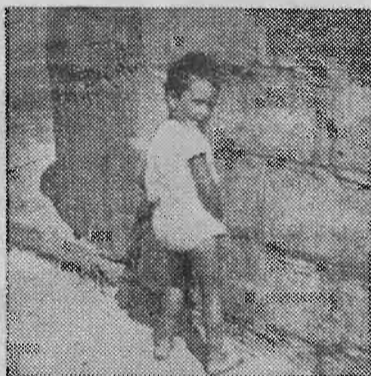
Nous nous engageons à repousser la méfiance et la suspicion et en général tout ce qui nous divise.

Tout en conservant nos préférences et nos convictions, nous invitons tous les jeunes de France, membres ou non de mouvements à se rencontrer amicalement au cours de la semaine du 7 au 14 avril pour dire hautement et fermement leur volonté de faire reculer la guerre et triompher la paix.

Tous ensemble, nous rechercherons les moyens et les formes d'une action commune.

Adler, Barnier, Berthomieux, Annie Besse, Marcel Bloncourt, Dina Brondel, André Chauvet, Pierre Chauvet, Paul Chamette, De Bernis, De Boysson, Philippe Dechartre, Demanstein, Jacques Denis, Dubois, Estève, Léo Fiquère, Hatry, Jean Jousselin, Kounisky, Lestage, Melis, Robert Mension, Marcel Merville, Moitroud, Musnik, Serge Nat, Michel Prévost, Philippe, Madeleine Riffaud, René Roucaute, Scolari, Georges Suffert, André Toillet, Pierre Trouvat, Madeleine Vincent.

CONCOURS DE PHOTOS



Devant le « Mur de l'Atlantique » (Photo n° 8.)

Ca dort, les photos, ça dort ! Manque d'imagination ? manque de matériel ? Toujours est-il que le contingent de photos humoristiques était plutôt maigre, cette semaine. Alons, faites un petit effort, cherchez bien, vous trouverez très certainement de quoi illustrer notre thème qui, exceptionnellement, reste encore le même pour cette fois-ci.

Line FRENK.

A propos d'automobiles

Il paraît qu'Antoine est à l'hôpital. Vous ne connaissez pas Antoine ?... C'est le plus sympathique et le plus serviable des abrutis. Il est chauffeur de son métier, et ne sait pas ce que signifie « ralentir ». Il ne connaît qu'un point de sa voiture : l'accélérateur, pour lequel son pied témoigne d'une prédilection exceptionnelle. Evidemment, ce pauvre Antoine est, encore, à l'hôpital !

Cela me fait songer à un garçon de mon entourage. Mettons qu'il s'appelle... Jean, par exemple, ça ne compromet personne. Son papa l'a puni en le privant de conduire. Il est puni pour avoir, avec beaucoup de conscience, démolí complètement sa voiture, et pour m'avoir « choqué »... au sens propre du terme !

Certain dimanche matin de joyeuse mémoire, nous avions, une première fois, eu le choix entre une borne lumineuse (à ors éteinte) et une Simca-5. Ça se passait rue de Rivoli, à quatre-vingt à l'heure. Je ne saurais jamais, du reste, comment il a fait pour passer entre les deux.

A la seconde fois, il fallait choisir entre une nouvelle borne (ça devenait de l'obsession !) et un autobus.

Alors, on a choisi l'autobus. Mais cela n'a pas pu à mon squelette qui tint à émettre, à sa manière, une protestation pleine de véhémence sanguine, ni à mes abatis qui se chevauchèrent irrémédiablement.

J'ai, depuis ce jour, acquis une certitude : c'est que les routes sont trop étroites, les voitures trop nombreuses, les autobus trop gros et les Simca (même 8) trop petites... Et les chauffeurs prudents, trop rares par dessus le marché.

Depuis, je rêve à mon avion personnel, ou à un autogyre.

Je pense aussi que Diogène était un heureux homme, mais que le jour où (dans un but de paix) nous utiliserons pour nos petites promenades dans Saturne ou nos week-end dans la Lune, l'avion stratosphérique à réaction, les hommes vivront plus heureux encore.

En attendant, au lieu de construire des « Vampires » pour la guerre, si l'on fabriquait une sorte de « Simoun » pour la Paix, tout irait bien mieux sur la planète et sur les routes de France.

C'est tout un programme, seulement voilà... DOUCE.

Bien volontiers...

Plusieurs lecteurs se sont, cette quinzaine, mis en rapport avec nous pour nous prodiguer leurs encouragements.

Une de nos lectrices n'étant pas d'accord avec le point de vue de Douce, relatif à Katherine Dunham, publié dans notre précédent numéro, nous donnons ci-dessous un extrait de sa lettre :

« Un rythme incroyable et qui est le couronnement d'un long, long travail collectif, un abandon total de l'individu dans l'image collective de la vie de ce pays. Chaque détail en est étudié, il y a des cris d'animaux et les bruits de la brousse, il y a le soupir de la forêt et de la mer,

il y a toute l'atmosphère et le climat, l'évocation totale de toutes les palpitations de ce pays. »

Une autre lectrice a, dans le même temps, manifesté son approbation et son accord total avec Douce, en téléphonant pour féliciter notre journal.

Ceci, comme cela, prouve que les avis sont partagés et que nos lecteurs prennent en considération notre avis puisqu'ils éprouvent le besoin de se mettre en rapport avec nous pour exprimer leur satisfaction ou leur désaccord.

Nous en remercions nos aimables correspondants et engageons vivement tous les lecteurs à les imiter. C'est bien volontiers que nous tiendrons compte de leurs suggestions.

LICK.

ORION-LE-TUEUR (de cafard)

Ce qui fait sensation dans le spectacle de Grenier-Huissenot, au théâtre de la Renaissance, ce n'est pas tant « Orion-le-tueur » que « La Parade » : grosse caisse, clowns, ballerines, levreur de poids... « le spectacle va commencer »... Combats de boxe en styles variés : en ballet, au ralenti, « en brute » (et j'te crache mes dents, vlan!).



Avec cette suite de tableaux amusants ou mélodramatiques : mime de la marquise qui prépare son bain, se déshabille avec art, goûte l'eau de la baignoire et s'y plonge avec mille grâces de requin efféminé; rêve du pauvre Arlequin qui évolue dans une demi-obscurité et retrouve en pleine lumière une réalité cinglante comme une giflette; et aussi avec toute la truculence d'un langage inarticulé qui nous ramène à un procès très actuel (l'Huitre, les Plaideurs

et Kravchenko), on se trouve en présence d'un spectacle vraiment jeune, d'une vigoureuse bonne humeur, sans vulgarité.

Les Frères Jacques : ils sont 4 et animent le spectacle. Ici, les objets parlent : effets de canotiers (qu'elle travaillait bien, la jolie trapéziste) — dessin de l'index dans le vide (elle avait le nombril en forme de cinq) — effets de gants blancs, doigts écartés agités en cadence (leurs petits pieds mignons) ou à la suite les uns des autres et décrivant une courbe (elle piquait à la machine à coudre) ou encore portant le fusil à l'épaule (le général Castagnetas).

« Orion-le-Tueur », au contraire, raconte une histoire. Au long des 6 tableaux, on sent que quelque chose est détruit, que le Tueur de la pièce a tué un je ne sais quoi en nous; sans doute cet amour du romanesque et du merveilleux, de la magie des décors, ce frémissement involontaire qui nous prend au dernier acte du drame au moment du coup en traître.

Comme on en fait peu de cas ici ! Mais qui pourrait s'en chagriner ? Depuis l'arbre qui défile devant la voiture immobile et revient en démasquant le machiniste, jusqu'au petit tabouret qu'on glisse sous le séant de l'héroïne atteinte d'un coup d'épée, sans oublier la délicieuse partie de rugby avec le chapeau du commissaire, tout relève ici de cet humour dissolvant qui fait bon marché de notre sensibilité d'adolescent et de nos plus chères illusions. Qu'importe ! Le rire éclate franchement, comme un renoncement et aussi comme une revanche.

Vous avez 15 minutes...

PROBLEME N° 2

Horizontalement. — Cube parfait. Formule de politesse plus ou moins polie. — II. Vase. Sur une enveloppe. Noble. — III. Fin de participe. — Echelles de prix. — IV. Empêcha de mordre. — V. Affirmation étrangère. Principe des engrais. — VI. Au sac. Etalon périmé. — VII. Possessif. Non clerc. — VIII. Fuite organique. — IX. Dans la Loire. Au monde. — X. Direction. Aiment les sols humides.

Verticalement. — Cri hostile. La première locomotive. — 2. Maladie mortelle. Dans l'île de Ré. — 3. Préfixe. Prénom. — 4. Qualificatif commun à l'âne et au cochon. Sorte de sorcier. — 5. Donne la main. Nobles. — 6. Calme. — 7. Rien moins qu'améliorer. — Sans énergie. — 8. Prétentieux. Lisière. — 9. Précédant les autres. Préfecture. — 10. Règles. Qualités.

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
I										
II										
III										
IV										
V										
VI										
VII										
VIII										
IX										
X										

SOLUTION DU PROBLEME N° 1
Horizontalement. — I. Groseilles. II. Elder ; Aile. III Oves ; Ai ; Im. IV. Gisant ; Ami. V. Re ; Merrain. VI. Arrêtée ; Na. VII. Peu ; Noël. VIII. Spectre. IX. Emeu ; Ere. X. Sise ; Taels.
Verticalement. — 1. Géographes. 2. Rivière ; Mi. 3. Odes ; Rusés. 4. Sésame ; Pue. 5. Er ; Nette. 6. Atre ; Cet. 7. Lai ; Rentra. 8. Li ; AA ; Orée. 9. Éliminée. 10. Séminal ; Us.

B A B E B I B O B U

Je retourne chez M. Firmin, il est en voyage ; il marie sa fille.

Je vais chez M. Fidèle — un autre placeur. M. Fidèle demeure rue Suger, à l'entresol.

Personne pour vous recevoir. Le patron ne se dérange pas pour ouvrir la porte — il n'y a ni bonne ni domestique pour vous annoncer. On tourne le bouton et l'on entre...

Une antichambre avec des chaises de bois usées par les derrières de pauvres diables ; noires — du noir qu'ont laissé les pantalons repeints à l'encre ; luisantes d'avoir trop servi comme les culottes ; les pieds boîteux comme ceux des *frottés de latin* qui — dans des souliers percés — ont marché jusqu'ici, le ventre creux.

Un jour sombre, des rideaux verts, fanés — on retient son souffle en arrivant ! Dans l'air, le silence du couloir de préfecture... du cabinet du commissaire — je m'y connais ! — du corridor où l'on attend le juge d'instruction comme témoin ou comme accusé...

On parlait à voix basse. Le patron arrive. On se tait — comme au collège.

Tous ici, pourtant, nous sommes taillés pour faire des soldats !...

J'appréhende le moment où mon tour viendra !

C'était bon avec le père Firmin, qui me traitait en favori, chez lequel j'étais entré derrière Matoussaint. Mais M. Fidèle, le placeur de la rue Suger, M. Fidèle ne m'a jamais vu encore, et M. Fidèle a une tête peu engageante, une tête jaune, verte, avec des lunettes bleues et des moustaches noires collées sur la peau comme une fausse barbe de théâtre ; des cheveux longs et plats, des dents gâtées.

Je n'ai pas peur des gens qui ont la mine féroce ; mais je tremble devant ceux qui ont des faces béates. Je préférerais être en décembre, devant le canon de Canrobert !

Mon tour est arrivé, M. Fidèle m'interroge :

« Que voulez-vous ? Avez-vous déjà enseigné ? Quels sont vos états de services ? Avez-vous des certificats ? »

Il me demande cela d'une voix dégoûtée et irritée ; il paraît écoeuré de vivre sur le dos des pauvres ; il trouve trop bêtes aussi ceux qui pensent à gagner le pain moisi qu'il procure !

Mes certificats ? Je n'en ai pas ! Je n'ose pas dire que j'ai été chez Entêtard ! Je ne sais que répondre ; je montre mon diplôme de bachelier. J'invoque la profession de mon père. Je suis né dans l'Université.

« Ah ! votre père est professeur ! Vous auriez dû rester dans son collège, y entrer comme maître d'études, au lieu de pourrir dans l'enseignement libre. »

Il finit par me jeter comme un os la proposition suivante :

« Il y a une place dans un externat rue Saint-Roch, — de huit heures du matin à sept heures du soir. Si vous voulez commencer par là pour faire votre apprentissage ?... »

— Je veux bien. »

J'ai donné mes nom et prénoms, mon adresse. Je pars avec une lettre pour M. Benoizet, rue Saint-Roch. Je heurte, en entrant dans la rue l'aveugle de l'église, bien dodu, chaussé de chaussons fourrés, avec un gros tricot de laine, — les lèvres luisantes d'une soupe grasse qu'il vient d'avalier et qui a laissé à son haleine une bonne odeur de chou, que m'apporte la brise.

Il m'appelle « infirme », et replaque en grommelant son écriteau sur sa poitrine.

J'arrive chez M. Benoizet.

Il se dispute avec sa femme ; ils se jettent à la tête des mots qui ne sont pas dans la grammaire, il s'en faut ! Je les dérange dans leur entretien, ils ne m'ont pas entendu venir.

J'avais pourtant frappé, et je croyais qu'on m'avait dit : Entrez !

M. Benoizet se dresse comme un coq et me demande ce que je veux.

Je tends ma lettre.

— Avez-vous enseigné déjà ?...

Toujours la même question ! — à laquelle je fais toujours la même réponse :

— Non, je suis bachelier.

— Je ne veux pas de bacheliers. Savez-vous apprendre *ba, be, bi, bo, bu* ? Avez-vous dit pendant des journées *ba, be, bi, bo, bu* ? — *Ba, be, bi, bo, bu*, pendant des journées ?

Pas pendant des journées, non ! Quand j'étais

Les belles pages de
JULES VALLÈS
(Extrait du BACHELIER)

petit seulement. Mais j'ai besoin de gagner mon pain et je fais signe que j'ai dit *ba, be, bi, bo, bo* — BBA, BBE... J'en ai les lèvres qui se colent !...

Mme Benoizet, qui a rajusté son bonnet, entre dans le débat.

— Tu peux en essayer, dit-elle à son mari, en me toisant, comme elle doit souper un morceau de viande, en faisant son marché.

Trente francs par mois. Je me nourris moi-même. J'ai une demi-heure de libre à midi pour déjeuner.

Il n'y a pas de voiture, comme chez Entêtard, ni d'écurie ; mais je préférerais qu'il y eût une écurie, l'odeur contrebalancerait celle de la classe. Oh ! s'il y avait une écurie !

J'étouffe, mon cœur se soulève ; cette atmosphère me fait mal !



(Illustration de CARLOS.)

Mais j'y mets du courage, et je reste mon mois, exact comme une pendule. Je viens avant l'heure, je pars après l'heure.

Le soir, je pleure de dégoût en rentrant dans mon taudis, mais je me suis juré d'être brave.

Mes élèves ont de six à dix ans.

Je dis *Ba Be Bi Bo Bu* aux uns. Je fais faire des bâtons aux autres.

Cette odeur !

J'ouvre la porte de temps en temps, mais M. Benoizet et sa femme s'injurient dans le corridor et il faut fermer bien vite.

Aux plus âgés, je fais réciter : *A* est long dans *pâte* et bref dans *patte* ; *U* est long dans *flûte* et bref dans *butte*.

C'est le 30... M. Benoizet m'appelle.

— Monsieur, voici vos appointements.

Ah ! celui-là est un honnête homme !

— Voulez-vous me donner un reçu ?

Je le donne.

M. Benoizet encaisse le papier et me tient ce langage :

« Je dois vous avertir que je serai obligé de me priver de vos services dans 15 jours. Cherchez une autre place d'ici-là, une place plus en rapport avec vos goûts, votre âge. Il nous faut

des gens que l'odeur des enfants ne dégoûte pas, et qui n'ont pas besoin d'ouvrir les portes pour respirer.

— L'odeur ne me dégoûte pas. »

J'ai même l'air de dire : « au contraire ! ». Mais M. Benoizet a pris sa résolution.

« Vous me donnerez un certificat, au moins ! » fais-je tout ému.

— Je vous donnerai un certificat établissant que vous avez de l'exactitude, sans dire que vous êtes incapable — je pourrais le dire ; vous l'êtes — l'incapacité même ! Et, de plus, vous faites peur aux enfants. »

Il me parle comme à un homme qui lui a menti, qui l'a trompé sur la qualité de ses *Ba, Be, Bi, Bo, Bu*. Va pour cela ; passe encore ! Mais quant à faire peur aux enfants !...

« Oui, vous leur faites peur. Vous avez l'air de ne pas vouloir qu'ils vous embêtent... Jamais une espièglerie ! Vous ne vous êtes pas seulement mis une fois à quatre pattes ! Enfin, c'est bien ! vous êtes payé. Dans quinze jours, vous nous quitterez — ni vu, ni connu. — J'ai bien l'honneur de vous saluer !... »

Il me plante là et va sortir ; mais comme il n'est pas mauvais homme au fond, il me jette en passant cette excuse à sa brusquerie :

« Ce n'est pas votre faute ; vous êtes trop vieux pour ces places-là, vous tout... trop vieux. »

J'y serais resté, dans cette place, malgré l'odeur !

Je n'ai eu qu'un moment de faiblesse et de basse envie dans tout le mois c'est quand j'ai senti le chou dans la respiration de l'aveugle.

Partout, de tout côté, c'est la même réponse.

— Pas normalien, pas licencié ! Pour un poste de maître d'études, nous ne sommes pas... Quoique nous soyons au complet, et qu'il y ait dix candidats pour une place. On pourrait voir, cependant, puisque votre père est professeur, et vous paraissent aimer la carrière de l'enseignement !... »

Je parais l'aimer, — Je la hais !

Vous invoquez la position de mon père ? — J'en rougis !

Mes prières et mes lâchetés ont été inutiles. Je ne trouve que des places

pour *coucher au dortoir* ! J'aimerais mieux être porteur à la Halle !

Je puis encore tenir la campagne d'ailleurs avec mes 40 francs par mois.

Mes souliers se décollent, mon habit se décolle...

Mon bonhomme, recommence ta course et remonte les escaliers noirs des placeurs !...

Je vais chez tous.

C'est pour l'acquit de ma conscience, c'est pour pouvoir me dire que je ne me suis pas acquiescé dans la misère ; c'est pour cela que je cherche encore !

Quelqu'un m'a dit : « On s'y fait, on finit par aimer cette vie-là. »

Est-ce vrai ?...

Oh ! alors je ne remonte plus un des escaliers ; je raye mon nom des livres des placeurs.

C'est fini !... Je préfère chercher ailleurs un pain dont j'ai besoin.

A bas le raisiné ! A bas *ba, be, bi, bo, bu*. A bas BA BA, BU, BA !

J'en ai bé-bégayé pendant huit jours.

TRIBUNE PARLÉE DE " DROIT ET LIBERTÉ "

Judi 7 Avril 1949, à 20 h. 30 SALLE LANCERY (B) — 10, rue de Lancry

Métro : Jacques-Bonsergent, République

sous la présidence de M. Louis MARTIN-CHAUFFIER

Israël au carrefour...

par M. Jacques VERNANT

Agrégé de philosophie, Secrétaire de l'Institut de Politique Etrangère, Membre du Bureau Politique du Parti Socialiste Unitaire

Débat public

Le 21 avril, M. Gabriel d'ARBOUSSIER parlera sur : « POGROME ET LYNCH »

Sous la présidence de M. André WURMSER

TRIBUNE PARLÉE

de

"Droit et Liberté"

Le Jeudi 17 Mars, à 20 h. 30

SALLE LANCRY (B) - 10, Rue de Lancry

Métro : Jacques-Bonsergent et République

Sous la la présidence de

M. Jean-Maurice HERMANN

Journaliste, homme de lettres

**Qui veut la Guerre
Qui veut la Paix ?
(L'Etat d'Israël peut-il être un facteur de Paix ?)**

Conférencier :

M. Roger MARIA

*Rédacteur de "Droit et Liberté", Membre du Conseil National des
Combattants de la Paix, Ancien déporté, Médaille de la Résistance*

DEBAT PUBLIC

